

Exposition « Miniatures indiennes », BnF : les cartels du parcours découverte

Cartels du parcours découverte « Jeunes »	Cartels « Adultes » correspondants
<p>1- Conjurer la violence</p>  <p>Ce document très rare faisait partie de la collection d'ouvrages occultes de l'empereur Akbar. Il ne faut pas se fier à la délicatesse des fleurs du cadre : le couteau de l'un traverse bel et bien la gorge de l'autre ! Mais l'horreur de cette scène n'est là que pour conjurer la violence : ceci est une image magique.</p>	<p>Meurtre dans un paysage</p> <p>Illustration d'un '<i>amil</i> du <i>Tarjama-i Sirr al-maktum</i> École moghole, vers 1580 Provenance : ancienne collection de l'empereur Akbar, puis de ses successeurs ; collection Asaf ud-Daula ; 1785, don du colonel Gentil</p> <p>Cette page illustre le <i>Tarjama-i Sirr al-maktum</i>, ouvrage d'origine arabe sur l'astrologie et les talismans, attribué à Fakhr al-Din Muhammad Razi (mort en 1209). Elle provient précisément du recueil manuscrit traduit en persan qui a appartenu au <i>nawab</i> d'Awadh, Asaf ud-Daula, et qui est aujourd'hui conservé en grande partie à la Raza Library de Rampur. A l'origine, cet album comprenait douze miniatures en pleine page, illustrant les douze signes du zodiaque. Chaque composition était suivie de cinq pages ornées chacune de six miniatures plus réduites correspondant aux talismans ('<i>amil</i>') de chaque jour. On comptait trente '<i>amil</i>' par signe du zodiaque, soit un total de 360 talismans. Chaque '<i>amil</i>' est décrit en persan, au-dessus de son image et se caractérise par le peu de figures humaines ou animales qui se détachent sur un paysage. Cette représentation de '<i>amil</i>' concerne le 30^e degré astronomique du signe des Poissons, douzième signe zodiacal. Son nom est « ambre », parfum dont l'effet serait de détourner de la guerre. D'origine persane, la connaissance des talismans est une branche de la science occulte ou magie (<i>nairanjat</i>) qui sert à guérir divers malaises ou à réaliser des vœux. Il peut y avoir autant de talismans qu'il y a de désirs humains.</p>
<p>2- Un chasseur raffiné</p>  <p>Le prince Muazzam n'a pas d'auréole, mais pratique déjà un art prisé des grands de la terre qui par la chasse se montrent capables de dominer le monde animal et d'affirmer leur puissance. Ici, le prince est loin du chasseur primitif seul face à sa proie : confortablement assis sur un tapis moelleux, il est entouré de toute une suite qui laissera peu de chance aux gazelles !</p>	<p>Prince Muazzam Shah Alam à la chasse</p> <p>École moghole, vers 1670 Provenance : 1785, don du colonel Gentil</p> <p>Muhammad Muazzam (futur empereur Bahadur Shah) à la chasse, porte un <i>jama</i> vert typique pour cette activité ; il appuie un mousquet à mèche (<i>toradar</i>) sur les épaules de deux chasseurs (<i>shikari</i>) ; un autre tient un mousquet en réserve ; dans le lointain en haut à gauche le campement avec éléphants, cavaliers et baldaquin et, au-delà, les rabatteurs ; à droite, des animaux sauvages. La chasse, divertissement royal par excellence, donnait lieu à des déplacements importants, véritables expéditions qui rassemblaient des cortèges d'éléphants, de cavaliers, de porteurs, de serviteurs divers et de rabatteurs qui pouvaient comporter des centaines de figurants et s'étendre sur de grandes distances.</p>

3- L'empereur, le sabre et l'iris



Ne nous méprenons pas sur l'apparence de cet homme élégant, debout sur un fond très sobre et tenant délicatement une fleur à la main, il n'en est pas moins l'un des plus grands empereurs Moghols : son grand sabre à l'épaule, son poignard à la ceinture, son auréole et sa barbe de chef religieux nous rappellent son rang, sa fermeté et sa rigueur.

L'empereur Shah Jahan tenant un iris

d'après Hashim (?)
École moghole, vers 1655
Provenance : 1785, don du colonel Gentil

Topos de l'effigie de Shah Jahan auréolé dont il existe un grand nombre d'exemplaires sur le modèle notamment du peintre Hashim, de l'atelier impérial, le plus fameux prototype provenant du *Late Shah Jahan Album*. Ici, l'empereur est vêtu d'un riche *jama* en lamé or et tient un iris dans la main gauche, fleur quasi dynastique, très souvent représenté dans l'art indo-persan et emblématique chez les Moghols.

4- Le roi des conquêtes



Ce magnifique étalon (qui a tout l'air de s'être baigné dans le sang) a l'honneur d'être peint comme un personnage de haut rang. C'est dire son importance chez les Moghols, descendants des cavaliers nomades qui ont conquis de grands espaces et vaincu tant de peuples grâce à sa rapidité. Ils ne sont pas les seuls à vénérer le cheval : depuis la préhistoire, bien des peuples en ont fait un animal sacré.

Cheval

par Muhammad Faqirullah Khan
École moghole, vers 1740
1785, don du colonel Gentil

Étalon isabelle, de profil à gauche, richement caparaçonné, sellé et harnaché. La moitié inférieure de son corps est teintée de rouge, symbole du sang des ennemis écrasés au combat. Beau tapis de selle grenat et or avec bordure verte.

5- Un art persan de la devinette...



Ces marchands portugais richement vêtus ont l'air prospère : le commerce avec l'Inde était juteux, et ces tenues colorées sont loin de l'austérité en vogue en Europe. La présence de ces trois lapins semble étrange : le triangle est un symbole hautement religieux ; par ailleurs, en persan, « lapin » signifie « qui a des oreilles d'âne » ...Que doit-on en penser ? !

Deux Portugais en conversation

École moghole, vers 1620

Provenance : 1785, don du colonel Gentil

Les Portugais, barbus et aux pantalons bouffants et colorés étaient aussi un sujet d'inspiration. Ici, au premier plan, trois lièvres semblent se poursuivre réunis par les extrémités de leurs longues oreilles qui dessinent ainsi un triangle doré. Ce motif est d'origine perso-sassanide puis bouddhique, fut ensuite repris par les Chrétiens comme symbole de la Trinité, puis par l'Islam. Parfois, d'autres animaux peuvent être ainsi reliés par une partie du corps, mais il s'agit alors de sortes d'exercices de style ou de jeu de devinette.

6- Loin des fastes de la Cour ...



Cet homme aussi nu que les premiers hommes de l'humanité s'est éloigné du monde pour obtenir la richesse intérieure qui le libèrera des apparences et du désir. La peau de lynx – animal réputé pour sa vue perçante – évoque son regard éveillé sur le monde. Transi de froid, trouvera-t-il la force en regardant le feu ?

Yogi au bord d'un fleuve

attribué à Bahadur Singh (?)

Faizabad (ou Murshidabad ?), vers 1760

Provenance : 1785, don du colonel Gentil

Un *yogi* est assis sur une peau de bête (lynx), devant un feu et à l'ombre d'un saule pleureur. L'ascète aux jambes ainsi croisées est un *topos* fréquent de la peinture moghole provinciale (cf. n° 92). Dans le fond, on aperçoit un pont ainsi que de deux minuscules baigneurs, des buffles nageant et quelques embarcations. Le paysage est idyllique, verdoyant et vallonné, avec de petits arbresommelés dispersés dans le fond et le ciel chargé de nuages gris annonce l'orage. Au bord du lac, le long des berges en grès rose d'élèvent des bâtiments aux toitures dorées. Cette représentation d'un ascète solitaire pourrait être une illustration d'un *ragamala*, *Ghandari ragini* dont l'équivalent musical évoque la séparation amoureuse et qui s'interprète aux premières heures de la matinée.

7- Un panthéon cruel



Bhairava, « celui qui épouvante », est l'aspect le plus violent et le plus impur du dieu Shiva. Attention : c'est bien lui, sous son air débonnaire et malgré son petit sourire, qui a décapité l'une des têtes de Brahma, le dieu créateur... Avec les chiens (impurs en Inde) et ces deux créatures monstrueuses autour de lui, il est le gardien redoutable du temple, exterminateur d'hommes et mangeur de chair !

Bhairava

Bengale, peut-être Chandernagor, vers 1760
Provenance : 1785, don du colonel Gentil

Ce dieu assis de face sur un *pitha*, qui tient dans chaque main un trident et dont le front comporte un troisième œil, est probablement Bhairava, un aspect de Shiva. Traditionnellement accompagné d'un chien, comme ici, il garde l'entrée des temples shivaïtes. L'inscription au verso qui indique qu'il s'agit du chef des dieux aurait pu faire penser à Indra, divinité parfois accompagnée des chiens Sarama et Samameya. Deux créatures à tête monstrueuse sur un corps humain encadrent Bhairava : celle de gauche possède des oreilles d'éléphant tandis que le visage caprin de l'autre est surmonté d'une petite tête de femme ; il s'agit probablement de divinités locales. Au fond, les toitures du temple sont assez typiques du Bengale.

Attention, le cartel de l'exposition n'est pas aussi complet...

8- Un militaire ami des arts



Il arrive qu'un militaire oublie la guerre, et tombe amoureux d'un pays et de sa culture. C'est ce qui est arrivé au colonel Gentil qui s'est constitué en vingt-sept ans une collection magnifique de peintures indiennes, dont il a donné une grande partie à Louis XVI à son retour. L'ouvrage ici présenté, traduit par lui, met en scène de façon très vivante les souverains hindous dans leur vie quotidienne.

Album manuscrit de l'*Abrégé historique des Rajas de l'Indoustan*, illustré de cent soixante-douze vignettes

probablement par Nevasi Lal et Mohan Singh
Company School, Faizabad, 1774
Provenance : 1785, don du colonel Gentil

L'album a été réalisé grâce à une étroite collaboration entre le scribe et les peintres. Les illustrations qui ponctuent le texte sont d'une grande variété. On compte beaucoup de portraits, mais aussi des scènes à plusieurs personnages, des souverains, des lutteurs, des animaux, des véhicules, des outils, des armes, des symboles religieux, etc. Ces silhouettes vivantes, de style indo-européen, sont d'un artiste qui a beaucoup travaillé pour Gentil, puisque ce sont ces mêmes petites compositions qui animent plusieurs autres de ses ouvrages réalisés à Faizabad autour des mêmes années 1770-1775. Chaque résumé de la vie d'un raja est précédé de son portrait (imaginaire) représenté en buste dans un médaillon rond ou d'une saynète peinte dont il est l'acteur.

Ce récit historique raconte la vie des rajas qui se sont succédés au cours des siècles dans l'Indoustan (c'est-à-dire au nord du continent indien) avant la conquête musulmane. Il s'agit de la traduction du *Khulasat al-tavarikh* de Sujana Ray Bhanzari Singh Batalavi, écrit en 1695-1696. Ce manuscrit persan fut acquis, rapporté du Bengale et traduit par Gentil en 1777. La traduction de Gentil débute au règne de Bharata, l'ancêtre éponyme de l'Inde, et s'arrête à Raja Pithaura (Prithiviraja III), vers 1192, dernier roi hindou de Delhi.

Amardjoda, son aîné et successeur

Debout entre deux ministres et à droite, au loin, une troupe de cavaliers armés de lances. Il fut un prince qui donna tous ses soins au gouvernement de ses États et au bonheur de ses peuples. Il mourut après 27 ans et 4 mois de règne, laissant sept enfants.

Aminpal, l'aîné

En bas, tenant un livre, assis au centre sur un siège carré bas et entouré de chaque côté de nombreux brahmanes. Au lieu de s'appliquer au gouvernement, il donna tout son temps au culte des idoles et à la lecture des *Veda*. Il fonda le fort de Gwalior. Il régna 22 ans, 11 mois.

Sarohi

En buste, de trois quarts vers la droite tenant un poignard, dans un médaillon encadré de fleurs. A droite, deux artisans, fabricants d'armes blanches.

Il est fondateur de Sarohi, ville dans la province d'Ajmer où il y a aujourd'hui une fabrique de sabres qui passent pour les meilleurs de l'Indoustan. Son règne fut de 48 ans.

Combat d'un cobra et d'une mangouste

En bas, un spectateur debout regarde le combat. A droite deux musiciens assis. Annotation de Gentil, en bas : *Combat de la couleuvre Capelle avec la mangouste.*

9- Le « Tombeau Illuminé »



L'empereur Shah Jahan a voulu marquer son règne par de grands projets d'architecture. Cependant le Taj Mahal n'est pas un palais, mais un mausolée (ou tombeau) dont la beauté symbolise la grandeur de l'amour du Shah pour son épouse défunte. Cette peinture a été réalisée dans le style occidental au goût des européens sur place, soucieux de conserver un souvenir de l'Inde à leur retour au pays.

Le Taj Mahal, vu de la rivière Yamuna

Company School, Agra, vers 1815

Provenance : 1876, acquis de Klincksieck

Ce dessin est d'un maître académique qui possède parfaitement la science de la perspective européenne. Le Taj Mahal de marbre blanc est vu en contrebas et légèrement de côté. Aux extrémités sont situés à gauche le *Mihman Khana* (hall de réception), et à droite la mosquée, de grès rose tout comme l'enceinte qui longe la rivière.

10- Du bon usage des ancêtres glorieux



Au moment où cette scène est peinte (en 1750), l'empire Moghol est en déclin. Aussi il fait bon convoquer les victoires des ancêtres, si lointains soient-ils ; ici celle de Tamerlan qui au 15^e siècle humilia le grand souverain turc Bajazet, son concurrent sur la scène internationale, à reconnaître sa défaite, tête baissée, menotté, vaincu !

Bajazet amené devant l'empereur Timur

Lucknow, vers 1750

Provenance : 1785, don du colonel Gentil

Tamerlan (*Timur i-lang* ou « Timur le boiteux ») auréolé, assis sur un trône en plein air, sous un baldaquin devant un vaste paysage de collines et un fleuve au-delà. Un serviteur tient au-dessus de lui un *chhatra* doré bordé de cinq rangs de perles. Les extrémités des accoudoirs du trône sont des têtes de lions, en or et pierres précieuses. On lui amène le souverain turc Bajazet (vaincu après la bataille d'Ancire, en 1402) les mains liées, entouré de nombreux soldats armés, portant cottes de mailles et casques de métal doré ou argenté. Le ciel est lavé d'or à la manière de l'école de Faizabad et le sol recouvert d'un tapis typique du début du XVIII^e siècle.

L'histoire, familière aux Européens, a souvent été représenté par les peintres indiens. Gentil, il fut certainement sensible à cet épisode puisqu'il exhorta le roi à défendre l'empereur des Indes en souvenir de la magnanimité de Tamerlan : « Sire, Voué depuis 1751, au service de votre auguste ayeul et à celui de Votre Majesté dans l'Indoustan, j'ai instruit le grand Vizir de cet Empire, et des merveilles de son Règne, et de Votre heureux avènement au Trône. Ce Prince d'abord étonné, admira avec plaisir la modération de votre illustre prédécesseur vis à vis les ennemis de la France desquels il avait si glorieusement triomphé. Touché ensuite, que dis-je, enchanté de tout ce que la Renommée publiait de la bienfaisance et de la sagesse que vous avez apporté en prenant les reines du gouvernement ; il tendit les mains vers le ciel, en disant : voilà donc bientôt l'Indoustan à la fin de ses maux. Ce transport s'est communiqué à tous les Indiens, leur unique espérance est en votre Majesté. Chaalem 2^e leur Empereur qui ne règne aujourd'hui que sur les ruines de Delly sa capitale, implore votre secours en vous disant : Tamerlan le premier de ma race, après la Victoire qu'il remporta à Ancre sur Bajazet délivra tous les français qu'il trouva dans le camp de cet empereur ottoman. Je suis sous le joug ; son peuple a sa voix vous tend les bras, Sire, comme à son futur libérateur ; dans tous les temps vos ancêtres furent l'appui des rois opprimés de l'Europe ; pourquoi ne le seriez vous pas de ceux de l'Inde ? est ce que le soleil ne vivifie pas également tous les pays ? Je n'ai rien oublié, Sire, pour attacher les Indiens à la nation française, ils la regardent au-dessus de toutes les autres nations. Ils l'aiment, ils la désirent, malgré la situation où elle a été réduite depuis la perte de ses vastes établissements. Ils ne la regardent pas moins comme celle qui doit un jour briser leurs fers... ».

11- Un fou éclairé



Ce bouffon disproportionné est l'« idiot accompli » qui a inspiré, du 13^e au 17^e siècle, une diversité de contes absurdes, truculents mais aussi d'une grande sagesse et régala les peuples musulmans de l'Arabie au Turkestan chinois. Son équilibre instable sur sa pauvre monture famélique fait écho à son art de la profonde subversion du sens dans ses paroles...

(NB : Il est fait référence dans le livret « jeunes » à une histoire racontée sur Timur, ancêtre d'Akbar. En réalité, les histoires racontées par ce fou éclairé font partie d'un corpus oral qui défie les lois du temps !)

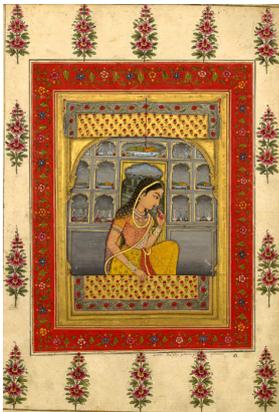
Mullah Du Piyaza

École moghole, XVII^e siècle

Provenance : 1785, don du colonel Gentil

Œuvre quasi caricaturale représentant un gros mullah aux jambes courtes, monté sur un cheval bai famélique, et coiffé du lourd « turban à bâton » dit *taj haydari* ; il tient un fouet dans main droite cachée par une longue manche. Né en Arabie, Mullah Du Piyaza fait partie des « Neuf joyaux » de la cour d'Akbar, connus sous le nom de *Nauratan*. Après de nombreuses pérégrinations, il arriva en Inde avec l'armée d'Humayun et s'installa à Delhi. Son surnom Du Piyaza (deux oignons) vient de sa passion pour le plat de viande aux oignons. Célèbre pour ses excentricités, il devint un favori d'Akbar et excita la jalousie des grands de la cour mais il savait se défendre et souvent leur fit honte par ses sarcasmes et moqueries. En 1600, à l'âge de 60 ans, il tomba malade lors d'une marche dans l'armée d'Akbar. Il mourut après bien des souffrances et fut enterré à Handia. Il semble qu'il fut un homme très doué mais sa vie fut attristée par ses souffrances physiques, sa vie errante et l'inimitié de ses rivaux. Le dessin de sa « Rosinante » rappelle la tradition des chevaux faméliques des œuvres persanes ou mogholes des XV^e-XVI^e siècles.

12- Beauté fatale



Des marges fleuries au cadre doré, cette miniature de Padmavati est très théâtrale. Ce n'est pas étonnant : héroïne de la littérature indienne, puis d'un opéra français, elle fascine par sa beauté extrême qui la mènera à la mort. Ici est mise en scène la solitude de cette princesse cachée par son époux. Le décor est richement orné, Ses habits et ses bijoux sont luxueux mais elle n'a qu'une petite fenêtre ouverte sur le monde...

Princesse Padmavati

Faizabad, vers 1765

Provenance : 1785, don du colonel Gentil

La princesse est parée de bijoux et porte un voile de mousseline brodé d'or. Au-dessus d'elle un tapis roulé, doré avec semis de fleurs rouges et au fond, niches (*chini khana*) remplies de flacons de verre, de porcelaines de Chine « bleu et blanc » et de coupes de fruits. Le visage se profile sur une fenêtre dorée dont le dessin et le paysage rappellent le jeu de *gangifa* de Lucknow (n° 62). Il s'agit probablement du portrait idéalisé de l'héroïne d'un ouvrage littéraire. Parmi les nombreux ouvrages rapportés par Gentil et donnés à la Bibliothèque royale en 1778 on peut relever un manuscrit en langue vernaculaire, copie de 1719 en awadhi de l'*Histoire de Padmavati*. A Paris, en 1923, la création de l'opéra-ballet d'Albert Roussel, *Padmavati*, dont le rôle titre s'inspirait aussi de récits indiens, mettait en scène la légende de cette princesse rajpute de Chittor qui préféra se donner la mort (pratique du *jauhar*) plutôt que d'être livrée au vainqueur musulman.

13- Espionnage amoureux



Alors que le soleil se cache, cinq femmes se baignent dissimulées derrière un voile blanc tenu par une sixième. Parmi elles se trouve la princesse Shirin, assise sur un rocher. Le roi de Perse Khosrow Parviz, en route pour la chasse, ignore encore qu'il en tombera fou amoureux. Pour l'instant, c'est un conducteur de char protégé par le feuillage d'un arbre fruitier qui se délecte de sa beauté...

Khosrow aperçoit Shirin au bain

attribué à Mir Kalan Khan

École moghole, vers 1735-1750

Provenance : 1785, don du colonel Gentil

Lors d'une chasse, le roi de Perse Khosrow Parviz, à gauche sur un cheval bai, surprend au bain Shirin, princesse d'Arménie. Shirin est assise sur un rocher au-dessus d'un cours d'eau où cinq femmes se baignent parmi les lotus roses. L'une d'elles rattache ses cheveux en une attitude fréquente dans la peinture indienne, tandis qu'au centre une femme corpulente tient un grand voile blanc pour les protéger des regards. Au fond, dans un paysage montueux et boisé circulent chasseurs et cavaliers et, à droite, un conducteur de char à bœufs observe les femmes à travers un manguier. La vie épique de Khosrow Parviz (le souverain Sassanide Chosroès II, r.591-628) a été racontée par Firdousi, mais Nizami, dans le deuxième poème de son quintet (*Khamsa*) achevé en 1180, a laissé un récit beaucoup plus romanesque qui inspira nombre de peintres.

14- Alliances et vengeances



Rama, personnage de couleur sombre coiffé d'un chignon, est le septième avatar du dieu Vishnu. Il part avec son frère Lakshmana, couleur d'or pâle, pour retrouver son épouse Sita, enlevée par le démon Ravana. Dans leur quête, ils croisent en chemin Sugriva, chef du royaume des singes, qui veut récupérer son trône volé par son frère Vali. Ce qui sera chose faite, lorsque Rama tuera Vali d'une flèche.

Album de cent trente-deux illustrations du *Ramayana*

Masulipatam (Andhra) puis Karikal (Tanjore), entre 1727 et 1758

Provenance : 1769, acquis du comte de Modave

Ce deuxième volume est d'une grande unité iconographique puisqu'il est entièrement consacré à la narration du *Ramayana*. Le texte originel est en sanscrit mais ici Porcher des Oulches s'est appuyé sur la version tamile, le *Iramavataram* du poète Kamban, qui comporte des variantes par rapport à l'œuvre de Valmiki.

15- Quatre bras pour détruire et créer simultanément



Le feu dans sa main gauche peut tout réduire à néant ; air, feu, eau, terre apparaissent à chaque battement du tambour dans sa main droite. Terrassant de sa danse le nain de l'ignorance, Shiva Nataraja est un dieu inquiétant, mais il reconforte ses fidèles avec le geste apaisant de son autre main droite levée.

Shiva Nataraja à Chidambaram

Sud de l'Andhra Pradesh (au nord de Madras), limitrophe du Karnataka, vers 1720-1730

Provenance : 1767, acquis de Charles Adrien Picard

Chidambaram, au Tamil Nadu, est l'un des lieux les plus sacrés du shivaïsme. C'est là que Shiva effectua la danse de la félicité (*ananda-tandava*) sur le corps du nain Apasmara (l'homme sans mémoire). La statue de Shiva Nataraja se trouve au cœur du sanctuaire, dans le Chit Sabha. Ce temple abrite également l'*akasha linga* ou *linga* de l'éther.

16- Quatre bras pour protéger le monde



Vishnu est le dieu protecteur, conservateur du cosmos, souverain et bienfaisant. Il est reconnaissable à sa couleur bleue, ses quatre bras et son capuchon de têtes de serpents, représentant Ananta (reptile sur lequel il repose entre deux créations du monde). Autour de lui, les déesses Bhudevi et Lakshmi, symbolisent la royauté, la richesse et la prospérité. Il semble rassembler tous les trésors du monde.

Album de cent quatre-vingt-douze illustrations de « L'Histoire de Krishna ou Incarnation de Vishnu »

Karikal (Tanjore), entre 1742 et 1758

Provenance : 1769, acquis du comte de Modave

Vishnu, surmonté du serpent Ananta, assis entre ses parèdres Lakshmi et Bhudevi, réside au Vaikuntha

Vishnu, entre deux parèdres, est surmonté de Shesha, le *naga* à cinq têtes ; agenouillée, Ila lui masse la plante du pied gauche, tandis que quatre enfants de Brahma (Sanaka, Sananda, Sanatana et Sanatkumara) le saluent ; au premier plan, rivière avec des poissons.

Les légendes concernant la vie de Krishna sont innombrables et sont décrites dans le *Bhagavata Purana*, le *Mahabharata*, le *Harivamsha*, le *Vishnu Purana*, le *Gitagovinda*, sans compter d'autres textes moins connus et toutes les légendes locales.

17- Le charme ravageur des « indiennes »



Ces trois artisans s'appliquent à la fabrication des fameuses « indiennes », toiles de coton léger peint à la main importées en Europe. L'engouement suscité par la vivacité de leurs coloris et la légèreté de leur étoffe auprès de la clientèle féminine mit en péril les producteurs de textile. On a dû émettre un décret les interdisant et on arrachait les robes « indiennes » des femmes en pleine rue !

Peintres sur tissu, d'un album de soixante neuf illustrations des *Mœurs et usages des Indiens*

par le brahmane Svami, peintre

Madras, 1780

Provenance : vers 1784, acquis d'un libraire

Deux sont assis et peignent les motifs floraux sur tissus. Un autre, à gauche, trempe un tissu dans un grand chaudron placé sur un feu pour fixer les couleurs.

Cet album s'inscrit dans cette tradition de recueils consacrés aux métiers et aux castes qui furent exécutés en nombre vers la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècles pour une clientèle européenne comme souvenir de voyage.

18- Une fidélité exemplaire...



Le *sati* est une pratique indienne, qui veut que les veuves se jettent dans les flammes pour suivre leur époux dans la mort. *Sati* signifie « la femme fidèle » ; c'est un des noms de l'épouse de Shiva qui mourut de cette façon. Toute femme agissant ainsi est considérée comme forte et pure. Pour le comprendre, il suffit de voir la bénédiction des Brahmanes situés à droite de l'image.

Six miniatures, d'un album contenant 56 miniatures illustrant l'*Histoire de l'Inde depuis Tamerlan jusqu'à Aurangzeb*, par Manucci

Golconde, miniatures peintes entre 1678 et 1686

Provenance : 1797, saisie des commissaires du gouvernement provisoire de Napoléon Bonaparte à Venise, sous la directive de Gaspard Monge.

Scène de *sati*

Princesse veuve indienne subissant le *sati* en se jetant dans les flammes d'un bûcher. Il s'agirait de Suryabha (Lumière du soleil), veuve de Raja Jai Singh, se jetant dans les flammes sans montrer sa peur du feu et de la mort.

19- Quand frappe l'infortune



Cet homme à l'allure de *yogi* n'est dans la tradition indienne qu'un vil cordonnier. Il a pour toute boutique une simple peau d'animal et, loin d'avoir choisi la voie du renoncement, il est contraint par son rang d'« intouchable » (caste la plus basse chez les indiens) de faire ce métier doublement impur : travailler les peaux mortes et malodorantes pour la partie la moins noble du corps : les pieds.

Attention, ceci est le cartel de la peinture du couple de cordonniers qui figure dans l'exposition, et qui n'est pas la même que ci-contre et dans le livret du parcours

Cordonnier à la française

Probablement Andhra Pradesh, région de Kurnool, vers 1755
Provenance : vers 1795, acquis de la vente du comte de Lally-Tollendal

Debout sous un arbre, une femme étire une basane ; un homme, accroupi sur une peau de bête, travaille un cuir pour en faire une chaussure. Divers outils sont posés autour d'eux ainsi que des souliers européens, à boucle.

Sonnerat écrivait en 1782 : « Le cordonnier est de la Caste la plus vile & le plus pauvre de tous les artisans. Il n'a d'outils que l'alêne & son couteau ; point de magasin pour les cuirs & les formes. Quand on a besoin d'une paire de souliers, il faut payer d'avance ; de l'argent qu'on lui donne, il achète le *Chien maron* (espèce de mouton couvert de poil, qui a les oreilles pendantes), dont la peau doit servir pour cet objet. Après l'avoir enlevée, il la prépare le même jour, & le lendemain il livre les souliers. A raison de ce qu'il travaillent en cuir, & parce qu'ils mangent de la viande, les cordonniers sont méprisés des autres Indiens, & regardés comme les derniers des hommes. »

20- Un fourmillement de dévotions



Ce temple qui est un haut lieu de pèlerinage, toujours en activité, est inscrit dans la conque emblématique de Vishnu. C'est à Krishna, « le noir », avatar de Vishnu, représenté au centre avec son frère et sa sœur, qu'il est dédié. Mais, pour autant, d'autres dieux s'y reconnaissent et voisinent avec leurs nombreux fidèles.

Plan du temple de Jagannatha, à Puri (Orissa)

Toile peinte et vernie
Raghurajpur, Orissa, vers 1820
Acquis entre 1847 et 1884

Ce grand plan du temple de Puri, en Orissa sur le golfe du Bengale, est dessiné dans un périmètre en forme de conque (*sankha*), attribut de Vishnu et symbole de sa puissance. Le sanctuaire vishnite de Puri, interdit aux non hindous, fut fondé au XI^e siècle et depuis le XV^e siècle est consacré au culte de Jagannatha, autre aspect de Krishna et avatar de Vishnu.

Ces grandes peintures sur toile (*patachitra*), préparée (gomme à base de graines de tamarin en pâte mélangée à de l'eau et du jus de citron), séchée au soleil et ensuite vernie, sont traditionnellement exécutées par des familles de peintres (*chitrakara*) originaires de Raghurajpur, véritable village d'artisans et d'artistes situé à quelques kilomètres de Puri. Ils y réalisent une imagerie populaire reproduisant les effigies de Jagannatha, Seigneur du monde, avec son frère Balabhadra et sa sœur Subhadra, qui sont conservées dans le sanctuaire.

L'une des légendes de cette triade est celle-ci : le roi de Puri, ayant recueilli leurs reliques, demanda à Vishvakarma, l'architecte des dieux, de réaliser leur statue pour les abriter. Vishvakarma y consentit à condition que le roi, ni personne, ne vienne contempler son œuvre avant la fin de son travail. Au bout de quelques jours, trop impatient, le roi se risqua à jeter un œil sur l'ouvrage en cours. Furieux, Vishvakarma l'abandonna et c'est pourquoi ces statues sont restées inachevées, tronquées et même sans bras pour celle

de la petite Subhadra. Une fois par an les trois statues, diversement ornées, sont promenées dans Puri sur d'immenses chars (*ratha*) au milieu de la foule innombrable des pèlerins. La toile est entourée d'une guirlande de fleurs. En haut, se déroulent des scènes du *Ramayana*, avec les combats de Rama (autre aspect de Vishnu), son frère Lakshmana et leur armée de singes et d'ours, attaquant Ravana et son armée de démons (*rakshasa*). Au centre de la composition s'élève la silhouette curviligne de la tour du sanctuaire (*shikhara* ou *deul*, de plus de 56 mètres de hauteur) précédée du *mandapa* de forme pyramidale. Le temple abrite Krishna-Jagannatha (carnation sombre) et Bala (carnation claire) encadrant la petite sœur Subhadra. Le temple est entouré d'une double muraille divisée en plusieurs salles ; dans chacune d'elle est évoqué un épisode des espiègleries et de l'enfance de Krishna (*lila*) et de ses nombreux exploits. L'intérieur de cette enceinte témoigne de l'intense activité d'un grand temple. On y remarque aussi d'innombrables petits temples, dédiés à la triade, à Vishnu, à ses nombreux avatars, mais aussi au dieu Shiva (plusieurs abritent le linga) ou à son fils Ganesha